

ESPÉRANCE

Socrate Saint Paul, 30 novembre 2019 à Paris

I - Je vais commencer par **décrire l'espérance - en la distinguant de l'espoir**. Distinction classique, mais qui engage beaucoup de choses et permet de comprendre ce qu'est l'espérance. Autrement dit, distinguer entre « espérer que », avec un complément d'objet, et « espérer », tout court, sans complément. « J'espère », pris absolument, est plus tonique que « j'espère que (les choses vont bien se passer...) ».

L'espoir a un objet, alors que l'espérance n'en a pas. C'est-à-dire : on espère quelque chose, mais on vit dans l'espérance. L'espoir est soumis à l'échéance du « ou bien / ou bien » : ou bien je suis reçu à mon examen, ou bien je suis collé ; ou bien telle démarche réussit, ou bien elle échoue. L'espérance au contraire se maintient dans l'ouverture...

L'espoir vise un futur, escompté ; l'espérance se vit au présent. L'espoir est une attente, angoissée ou impatiente, de quelque chose qui n'existe pas encore ; l'espérance est une qualité d'attention à ce qui se donne à nous. Je peux même me risquer à dire que l'espérance ne connaît pas la déception, qui menace l'espoir. Car l'espérance nous libère de la peur de rater quelque chose, de la question de savoir si on a fait ou non le bon choix ... L'espérance ne s'attend pas à ce que le réel soit conforme à son désir (ça, c'est l'espoir). Car l'espérance ne se définit pas par son contenu, mais par son mouvement. Elle ne nous offre pas telle ou telle représentation du futur ou d'un objet précis à espérer, mais elle ouvre le réel à ce qu'on ne perçoit pas encore. En fait, poser ainsi la question de l'espérance, c'est faire un déplacement audacieux : de l'objet (que l'on espère) au sujet (nous-mêmes, qui sommes impliqués, mis en cause, transformés).

J'espère que tout cela résonne en vous... Par exemple, ceux et celles d'entre vous qui travaillent avec les plus pauvres savent de quoi je parle : l'espérance ne se mesure pas aux réussites, réalisées ou escomptées : car il peut toujours y avoir des dégringolades, et elles n'éteignent pas l'espérance. Au Cameroun à Yaoundé existe un Foyer de l'Espérance, fondé par un jésuite, où une de mes sœurs travaille comme psychologue : c'est un foyer pour enfants de la rue, où ils sont nourris, logés, scolarisés... Combien s'en sortent vraiment ? Et combien retournent à la rue ? Je ne peux pas vous le dire... Est-ce vraiment d'ailleurs la question essentielle ?...

Autre exemple : le texte d'une prière assez connue, qu'on trouve dans des paroisses, dans des aumôneries d'hôpital, etc.

« J'avais demandé à Dieu le pouvoir pour atteindre le succès :

Il m'a rendu faible afin que j'apprenne humblement à obéir.

J'avais demandé la richesse pour que je puisse être heureux

Il m'a donné la pauvreté pour que je puisse être sage... »

Le texte continue sur plusieurs strophes, avec ce type de contraste, puis débouche sur :

« J'avais demandé des choses qui puissent réjouir ma vie :

Il m'a donné la vie afin que je puisse me réjouir de toutes choses.

Je n'ai rien eu de ce que j'avais demandé,

Mais j'ai reçu tout ce que j'avais espéré ».

Finale étonnante que ces deux dernières lignes ! C'est reconnaître que ce qu'on a reçu dépasse et déborde nos attentes. C'est reconnaître qu'on ne connaît pas son espérance - pas plus qu'on ne connaît son désir. Car notre capacité à désirer et à espérer dépasse tout ce qu'on peut imaginer, et n'est connu et comblé que par Dieu.

Dans ce sens, je dirai que **l'espérance ne donne pas de solutions, mais elle ouvre des passages**. Dans la Bible, les amis de Job veulent trouver des solutions et des explications aux malheurs qui frappent leur ami ; mais Job, lui, est en quête d'un passage. L'espérance ne résout pas les problèmes, mais elle découvre un passage là où l'on croyait ne pas pouvoir passer. Percevez-vous toutes les connotations bibliques de ce mot de « passage » ? le passage de la mer Rouge, le passage pascal de Jésus... La Bible est le livre des passages, le livre de l'espérance. Nous y reviendrons.

II - D'où vient l'espérance ?

L'espérance n'est pas au bout d'une argumentation, d'un raisonnement

C'est-à-dire que « les raisons d'espérer » ne suffisent pas pour vivre dans l'espérance - nous le savons bien. Et inversement, nous rencontrons des gens qui vivent dans l'espérance, alors que les raisons d'espérer semblent leur faire complètement défaut ! Mais au fond, qu'est-ce qu'on appelle « raisons d'espérer » ? comment les évaluer ? Et même : a-t-on besoin de raisons d'espérer pour vivre dans l'espérance ? Sans doute que non, si l'on entend par là un calcul des chances. La source de l'espérance, ce n'est pas un calcul des probabilités. Sinon, il vaudrait mieux dire « escompter », ou « supputer », plutôt qu' « espérer » !

L'espérance n'est pas le fruit d'un raisonnement, elle ne naît pas de la considération des colonnes du pour et du contre... Sa source est plus intérieure, plus existentielle. C'est dire aussi la difficulté d'en rendre compte avec des arguments. Quand nous essayons de rendre compte de notre espérance avec des mots, en donnant des raisons... bien souvent, en faisant ainsi, nous sentons que nos paroles ne sont pas à la hauteur de ce que nous éprouvons ; et nos interlocuteurs ont peut-être la même impression... Car l'espérance, comme la foi, touche toutes les dimensions de la personne : intelligence, volonté, mémoire, imagination, liberté, sensibilité, affectivité..., jusqu'à ce centre mystérieux de l'être où l'on est seul avec Dieu. Les mots, à eux seuls, ne suffisent pas pour en rendre compte. C'est sans doute une attitude, une manière d'être, qui va pouvoir en témoigner - en lien bien sûr avec une parole. D'où l'importance des témoins : des personnes qui incarnent cette manière d'être, et qui donnent à d'autres le goût des passages, le goût de faire le premier pas dans la mer...

L'espérance est l'ouverture de l'avenir. La résurrection du Christ ouvre l'avenir

L'espérance est en fait l'ouverture de l'avenir - mais il ne faut pas l'entendre comme « des lendemains qui chantent », ni comme un avenir éloigné ; l'espérance ouvre notre présent à sa dimension d'avenir, de possible. Là où l'on croit que la porte est définitivement fermée, que la mort a eu le dernier mot, que la pierre du tombeau bouche l'horizon..., l'espérance ouvre l'avenir.

Cette ouverture que tout un chacun peut éprouver à un moment ou l'autre de sa vie, a un rapport avec la résurrection du Christ - c'est ce que nous dit la foi chrétienne.

En effet, c'est ce qu'indique le récit du tombeau vide à la fin des Evangiles : comme le dit Joseph Moingt dans *L'homme qui venait de Dieu*, « Le récit laisse l'histoire de Jésus ouverte ; la pierre tombale qui bouche l'horizon de toute vie ne s'est pas refermée sur la sienne. L'histoire de sa vie terrestre ne dit pas le dernier mot sur sa destinée. Le récit renvoie le lecteur, qui cherche la solution de l'énigme, à la méditation silencieuse de sa vie et

de sa parole. L'ouverture du récit sur l'espérance de la résurrection s'exprime dans son registre symbolique : le tombeau n'est pas seulement montré vide, mais ouvert.¹ »

Ouvert pour que l'on puisse constater qu'il est vide, certes. Mais ouvert aussi pour emmener le lecteur ailleurs : « Il n'est pas ici... Il est ressuscité... Il vous précède en Galilée », tel est le message délivré par l'ange près du tombeau dans les Evangiles. C'est l'invitation à marcher à la suite du Ressuscité, en étant précédés par lui. Sortir de la mort, c'est être précédé...

De nouveaux possibles s'ouvrent alors : Marie de Magdala, venue au tombeau, se retourne en entendant la voix du Bien-Aimé qu'elle croyait mort (*Jean* 20, 11-18). Les disciples d'Emmaüs, qui s'en allaient tristes et déçus car les chefs ont fait mourir celui en qui ils avaient mis leur confiance, retrouvent un élan nouveau. Leur cœur perçoit une nouvelle cohérence entre les Ecritures et le destin de Jésus ; cela les oriente vers la reconnaissance de l'inconnu qui chemine avec eux, et vers les retrouvailles avec les autres disciples qu'ils avaient quittés (cf. *Luc* 24, 13-35).

Les récits d'apparition sont, dans le mouvement même de la rencontre avec le Ressuscité, des récits d'envoi : « Va trouver mes frères », dit Jésus à Marie de Magdala. Il ne s'agit pas de saisir, de retenir Jésus, de mettre la main sur une certitude, mais d'avancer dans le même souffle que lui. Un chemin s'ouvre...

L'espérance qui s'appuie sur cette ouverture n'est pas cependant une propriété exclusive des chrétiens. Mais c'est la foi en la résurrection qui vient dire l'origine de l'espérance : la promesse de Dieu, réalisée dans le Christ, offerte à tous. Promesse que la vie est plus forte que tout ce qui cherche à l'étouffer.

Notre espérance, c'est Quelqu'un, c'est le Christ, passé par le mystère pascal, par une mort humiliante : le NT nous présente le Ressuscité qui vient vers nous avec les marques de sa Passion. Cela signifie que l'espérance en Christ n'est pas une espérance qui passerait rapidement par-dessus la souffrance et la mort ; c'est au contraire une espérance qui s'y affronte et les traverse.

III - Que fait l'espérance ?

L'espérance vient remettre en route ce qui était bloqué, arrêté. Elle ouvre des passages. Elle vient redonner souplesse et élan là où la souffrance et les difficultés de la vie ont écrasé les gens, et fortement limité le champ des possibles. Elle permet de voir autrement le réel, et a ainsi une puissance transformative.

Il ne s'agit pas là de « coups de baguette magique ». Mais plutôt : En ouvrant des passages, l'espérance donne le désir et la force de s'y engager. Car la volonté de changement ne suffit pas ; nous avons appris, à juste titre, à nous méfier du volontarisme. Et l'espérance n'est pas de l'ordre du volontarisme. Ce dernier, en se crispant sur la poursuite du but à atteindre, peut même inhiber l'énergie nécessaire au changement. Or l'espérance, dans sa dimension créative d'ouverture des passages, libère une telle énergie. Elle met en route, et elle se découvre elle-même sur la route. Le passage de la Mer Rouge, dans le livre de l'Exode, montre cela à merveille : Il a fallu mettre les pieds dans l'eau, pénétrer dans la mer, pour que les eaux s'ouvrent. C'était une aventure d'une audace folle, car il n'existait aucun chemin préétabli, qu'il aurait suffi d'emprunter tranquillement. Il a fallu au contraire avancer dans l'inconnu, sans le secours d'aucune représentation ni image de ce qui allait se passer. Comme l'écrit la philosophe juive Catherine Chalié, « que traverser la mer Rouge à pied sec

¹ Joseph Moingt, *L'homme qui venait de Dieu*, Cerf, 1993, p.358

soit possible, nul ne le sait avant de s'y être engagé ; ce n'est qu'une fois la traversée accomplie qu'on estime que cela était une possibilité.² »

A certains moments bien particuliers de nos vies, nous avons nous aussi eu le sentiment de nous engager dans la traversée de la mer Rouge, sans certitude préétablie, sans carte routière ; ce n'est qu'au fur et à mesure de notre avancée que le chemin s'est dessiné. Mais il y avait la promesse de Dieu, faite à nous comme à Moïse. Le premier pas dans la mer est un pari, mais c'est lui qui ouvre la mer. **L'espérance a ouvert un chemin dans la mer, mais nous ne le savons que parce que nous nous y sommes engagés.** D'où l'importance de la relecture...

Tout cela nous amène à considérer que l'espérance rime avec la confiance. Bien sûr... Mais je voudrais insister sur quelque chose moins souvent mis en valeur : **L'espérance a une force créatrice** - nous venons de le voir avec l'ouverture des possibles et la traversée de la mer. Cette force créatrice joue aussi dans le domaine des relations. Espérer, ce n'est pas seulement attendre, c'est aussi se savoir attendu - par quelqu'un... de nouvelles possibilités s'ouvrent, on aperçoit des passages, pour se remettre en route.

L'espérance a **le pouvoir de dé-cloisonner** : faire tomber les cloisons, ne pas tenir compte des barrières sociales établies. Ainsi le Samaritain, dans la célèbre parabole de *Luc* au chapitre 10, prend soin d'un blessé juif. Les catégories ne comptent plus, il n'y a plus que l'humain en détresse, et la capacité d'un autre humain à s'approcher de lui. Ce pouvoir de dé-cloisonner, de faire tomber des barrières, est le signe qu'on attend autre chose que le bien-connu du jeu social habituel ; on va se risquer à autre chose, à de l'inédit... Une rencontre peut advenir avec ceux dont on n'attendait rien, ou qu'on ne voyait même pas. Par exemple des groupes comme l'Arche de Jean Vanier, où vivent ensemble, dans un esprit de fraternité, des personnes handicapées et des assistants, sont des signes d'espérance : car ils font sauter les cloisons entre personnes valides et personnes handicapées, et permettent ainsi un nouveau regard sur le monde. Un souffle passe ; on respire plus au large.

Il y a donc dans l'espérance **une grande force de renouvellement.**

En effet l'espérance n'abandonne pas sur la route les laissés-pour-compte ; elle ne se satisfait pas d'un monde d'où certains seraient tranquillement exclus. **L'espérance prend corps dans une dimension communautaire** : une communauté ouverte à tous, et qui fait place aux plus fragiles.

Vatican II a réfléchi à cela dans *Gaudium et Spes*, la constitution sur *L'Eglise dans le monde de ce temps*. L'espérance y est « pensée comme *la vertu théologique qui prend en charge la vocation sociale du christianisme* ³ ». Les joies et les espérances, les tristesses et les angoisses de la communauté humaine, sont aussi les joies et les espérances, les tristesses et les angoisses de la communauté chrétienne. Celle-ci cherche à les éclairer à la lumière de l'Evangile, qui révèle la vraie dimension relationnelle de ce que nous vivons. En effet c'est la relation qui nous constitue. Dieu nous a créés, pour vivre non de manière isolée mais ensemble. C'est ensemble que nous avons à avancer, faire de nouveaux pas. **On entre dans l'espérance surtout par la porte de la vie partagée avec d'autres.** Cela s'appelle solidarité, ou fraternité, ou créer des liens... La porte de la vie partagée avec d'autres peut aussi nous faire prendre des risques, nous exposer à des pertes... De fait, c'est bien de

² Catherine Chalier, *Présence de l'espoir*, Seuil, 2013, p.91.

³ Ph.Bordeyne, *L'homme et son angoisse*, Cerf, 2004, p.256

passage pascal, de mort et de résurrection, que parle le Concile dans *Gaudium et Spes* pour évoquer l'espérance qui prend corps dans ces liens de solidarité humaine.

Le pardon est de la même veine : traversée de la mort, de la violence, de la haine... **Naissance à une nouvelle relation, le pardon est signe d'espérance** ; il dit : « Tu vaudrais mieux que tes actes ; je ne t'enferme pas dans ce que tu as fait. Tu es capable d'autre chose ». Pardonnez, c'est ouvrir un avenir possible, c'est espérer en l'autre, espérer en la relation.

IV - Comment se vit l'espérance ?

L'espérance, passée par le mystère pascal, est « sans garanties », elle est ouverture au don gratuit de Dieu.

Ces liens nouveaux, de solidarité, de pardon, etc., sont passés par le mystère pascal. C'est ce qui leur donne une certaine légèreté : dans le sens où ils ne sont pas durcis en idéologie. En effet il est important de ne pas confondre l'espérance avec un plan d'avenir, avec un programme d'action. Certes, la solidarité, pour s'incarner, demande organisation et institution - mais nous savons tous le défi que cela représente : garder le souffle, l'intuition, j'oserais dire la fragilité de l'espérance. L'espérance est sans garantie, sans « assurances tous risques » - c'est sa force, c'est ce qui la préserve des déviations et des mainmises de toutes sortes. Dans une conférence sur le christianisme en 1965, le théologien Karl Rahner affirmait avec force que le christianisme ne propose aucune maquette de la société future, il ne fait pas de pronostics sur l'avenir ; sans cela, on rétrécirait l'horizon, on porterait atteinte au Mystère indicible de Dieu et de l'homme. Pour nous, faire le pari de l'espérance, c'est nous ouvrir au don gratuit de Dieu, sans pour autant mettre l'avenir sur des rails.

Souplesse et engagement

L'espérance comporte donc une détente, une souplesse, une certaine « grâce » - elle est gracieuse aux deux sens du terme : elle est donnée, elle survient, je ne peux me la donner à moi-même, je ne peux que l'accueillir ; et elle est gracieuse au sens de charmante car elle n'est pas crispée ni tendue. Le secret de l'espérance, c'est de nous faire vivre « tendus vers »... un horizon... tout en étant « détendus » ! Pas de crispation ni de raideur ; ce à quoi nous aspirons n'est pas au bout de nos efforts, même si un certain engagement de notre part est nécessaire.

Tournons-nous vers saint Paul, lui qui a associé l'espérance à la patience. Cf. *Romains* 5,4 : « La tribulation engendre la patience, la patience engendre une vertu éprouvée, et la vertu éprouvée engendre l'espérance ». La patience engendre l'espérance, dit Paul ; spontanément, on penserait le contraire : l'espérance donne de la patience - mais ce n'est pas ce que dit Paul. Au fond, il nous dit que ceux qui ne savent pas endurer, souffrir, ne savent pas non plus espérer. Ce lien que met Paul (*Rm* 5,4) entre la tribulation, la patience et l'espérance nous interdit de voir l'espérance comme une douce illusion...

Mais réfléchissons : comment est-il possible que la tribulation produise la patience et l'espérance ? Est-ce que nous constatons que les gens soumis à des épreuves et des situations douloureuses deviennent persévérants et pleins d'espérance ? Non, ce n'est pas une loi générale, beaucoup au contraire en sortent découragés et abattus. En fait saint Paul ne dégage pas une loi (psychologique ou comportementale), il met en lumière une possibilité de l'espérance : ce don de Dieu qu'est l'espérance peut se fortifier et s'accroître de cela même qui la menace et cherche à l'étouffer. L'espérance a la possibilité de se nourrir de ce qui l'attaque : c'est là qu'elle se révèle comme ce qu'elle est. N'oublions pas le « Espérant

contre toute espérance » de *Rm* 4,18 : « Espérant contre toute espérance, Abraham crut et devint ainsi père d'une multitude de peuples, selon qu'il fut dit : Telle sera ta descendance ». Celui qui n'a pas connu l'épreuve (de la stérilité par ex. comme Abraham), sait-il vraiment s'il espère ? Certes, l'épreuve par elle-même ne produit pas l'espérance, mais les grandes espérances sont celles des personnes fortement éprouvées. Pas d'espérance sans combat et sans courage (cf. J.L.Chrétien, « Sur l'espérance chrétienne », dans *Sous le regard de la Bible*, Bayard, 2008).

Donc patience, souplesse, détente... et engagement. Vivre dans l'espérance, ce n'est pas reporter à demain ce qui pourrait être fait, ce n'est pas attendre un monde meilleur pour pouvoir s'engager. L'espérance se vit au présent ; elle nous invite à commencer, fût-ce très petitement. Elle est la vertu des commencements ; par exemple, racontait Timothy Radcliffe, dans un quartier en mauvais état, quelques sœurs démarrent une communauté à la porte ouverte... et quelque chose change...

Il s'agit de vivre à la fois souplesse, confiance en Dieu, et engagement : c'est tout un art... que je voudrais éclairer à l'aide de la spiritualité ignatienne et de ce qu'on appelle la « formule d'Hevenesí ». Formule qu'un certain Hevenesí a prêtée à Ignace de Loyola : elle n'est sans doute pas d'Ignace lui-même, mais elle ne le trahit pas.

« Aie foi en Dieu comme si tout le succès des affaires dépendait de toi, en rien de Dieu. Cependant mets-toi à l'ouvrage comme si tu n'avais rien à faire, et Dieu tout. »

Il n'est pas question d'espérance, mais de foi. Cependant, je crois qu'on peut transposer à l'espérance ce qu'il dit de la foi. Je vais interpréter cette formule comme une clé pour **vivre l'espérance dans l'action, dans l'engagement**.

Cette formule est paradoxale, et même dérangement - à tel point que certains ont essayé de la changer, pour lui donner une allure plus raisonnable. Ils ont supprimé le paradoxe, la tension interne ; le lecteur est alors ramené à du familier, du bien connu : Il s'agit d'avoir foi en Dieu comme si tout dépendait de Dieu ; et d'agir vigoureusement comme si tout dépendait de nous. A chacun son métier !

La formule ainsi transformée, je dirais même « aplatie », est certes plus « raisonnable », mais elle conduit à une séparation entre la foi et l'action. On se jette dans l'action à corps perdu, et par ailleurs on a foi en Dieu. Dissociation entre la vie et la foi... C'est tout autre chose que propose Ignace de Loyola : Croire en Dieu n'enlève en rien la responsabilité humaine. Au contraire, croire en Dieu, c'est croire que Dieu nous fait confiance, Dieu lui-même souhaite que nous nous engagions dans l'action de manière responsable et libre.

Le deuxième membre de phrase « Cependant mets-toi à l'ouvrage comme si tu n'avais rien à faire, et Dieu tout » signifie qu'au cœur même de ce que nous entreprenons, nous avons à nous souvenir que tout vient de Dieu. Ce n'est pas sur nos propres forces qu'il faut compter. Le pasteur Dietrich Bonhoeffer, emprisonné par Hitler pendant la deuxième guerre mondiale, avait admirablement compris cela : c'est une belle figure d'espérance engagée. Le titre donné au recueil de ses lettres de prison est *Résistance et soumission*. On pourrait traduire aussi *Résistance et abandon*. Quelle que soit la traduction, comment l'entendre ? Comme la soumission aux autorités du Troisième Reich ? non. Comme l'abandon confiant à Dieu ? oui, sans doute. Comme la soumission aux faits, aux événements ? en réalité, il s'agit de discerner entre ce que l'on ne peut pas changer et à quoi il faut bien se soumettre (être emprisonné, par exemple), et ce contre quoi il faut lutter et résister (un régime politique injuste). Et, en tout cela, s'en remettre à Dieu ! Le lecteur perçoit dans les lettres de Bonhoeffer la confiance tranquille de l'homme qui a remis sa vie à Dieu. Cette attitude n'est

pas pour autant inactivité, ni démission devant les responsabilités qu'il faut assumer. Elle se conjugue avec la résistance au mal, et avec un engagement politique qui ira jusqu'au sacrifice de sa vie.

« Il nous reste le chemin très étroit et parfois presque introuvable de prendre chaque journée comme si c'était la dernière, et pourtant de vivre dans la foi et la responsabilité comme s'il y avait encore un grand avenir. ⁴»

Telle est la manière dont l'espérance le conduit, pour ne pas se laisser ronger par l'inquiétude, mais accueillir le réel de manière souple et détendue.

L'espérance repose sur la confiance que Dieu nous ouvre un espace pour que nous nous engagions à fond, en sachant tout recevoir de Lui. Nous n'absolutisons pas les initiatives que nous prenons - nous savons nous remettre en cause, nous ne sommes pas maîtres de ce qui arrive ; mais nous sommes ouverts à l'avenir de Dieu qui vient vers nous, et nous « choisissons » d'espérer, sans volontarisme, dans la confiance.

En conclusion

Avons-nous un récit porteur d'espérance ? Oui, c'est celui de Jésus de Nazareth, guérissant, pardonnant, suscitant la vie... Ce récit passe par sa mort et sa résurrection (qui n'est pas à confondre avec une Happy End). J'ai déjà parlé du passage pascal, qui ouvre une brèche, qui n'est pas de l'ordre d'une « solution » - cela nous convoque à une attitude à la fois modeste et assurée. Modeste, car nous ne savons pas ce qui va arriver, et nous n'avons pas de solutions toutes faites. Mais assurée, car fondée sur la promesse de Dieu, Lui qui ouvre un passage à travers la mer. L'espérance nous fait « tenir bon », comme dit saint Paul en *1 Thessaloniens* 1,3 :

« Sans cesse nous nous souvenons que votre foi est active, que votre charité se donne de la peine, que votre espérance tient bon en notre Seigneur Jésus Christ, en présence de Dieu notre Père. »

Geneviève Comeau, xavière

⁴ Dietrich Bonhoeffer, *Résistance et soumission. Lettres et notes de captivité*, Labor et Fides, 2006, p.38